



LIVRE



Laurence Honnorat

L'héritage vivant d'Hubert Reeves

À travers son livre consacré à l'héritage d'Hubert Reeves, Laurence Honnorat défend une vision de la science profondément humaine, poétique et collective. Une parole lucide et engagée, qui refuse le désespoir et invite à réapprendre l'émerveillement.

Par Christophe Mangelle
Photos de Marili Clark
et Laurence Honnorat



"Il y a chez Hubert Reeves une humanité profondément enracinée, qu'il a semée partout, dans ses livres comme dans ses conférences."

Le Carnet de La Fringale Culturelle : Comment est née l'idée de ce livre consacré à Hubert Reeves, *Tout n'est pas foutu !*, son héritage humaniste et scientifique ?

Laurence Honnorat : Hubert Reeves a laissé une œuvre absolument colossale, près d'une quarantaine d'ouvrages, profondément polyphonique. On y trouve à la fois de la physique, de l'astrophysique, des images du ciel, mais aussi une attention constante portée à la nature, aux plantes, aux arbres, à la Terre elle-même, et surtout à l'humain. Hubert aurait tout aussi bien pu être botaniste : sa curiosité était sans frontières. À cela s'ajoutent la musique, la philosophie, l'humour, les blagues même, qui faisaient partie intégrante de sa manière d'être au monde. Quand on assemble tout cela, on se rend compte que son œuvre déborde largement du cadre strict de la science. Il y a chez lui une humanité profondément enracinée, qu'il a semée partout, dans ses livres comme dans ses conférences.

Le Carnet de La Fringale Culturelle : Vous évoquez aussi son travail de transmission orale, notamment à travers les conférences.

LH : Oui, et c'est un aspect essentiel. J'ai eu le privilège de filmer Hubert pendant des années. Sur la chaîne *Ideas in Science*, il existe aujourd'hui une quarantaine de vidéos de lui, et j'ai également réalisé un très grand nombre de photographies. Ces conférences venaient prolonger les livres, parfois les redire autrement, mais surtout les enrichir. Et puis Hubert, ce sont aussi les liens qu'il a tissés, les personnes qu'il a réunies, cette capacité incroyable à fédérer. C'est enfin une histoire profondément franco-québécoise : son cœur était au Québec, mais il a passé plus de quarante ans en France, un pays qu'il aimait profondément. Tout cela forme un héritage qu'il m'a semblé indispensable de prolonger au-delà de sa disparition.

LC : Le titre *Tout n'est pas foutu !* est très percutant. Quelle est son origine exacte ?

LH : C'est un message d'espoir, profondément fidèle à Hubert. Il était quelqu'un de très lucide, parfois même dépressif, mais qui avait une immense confiance dans l'être humain. Il parlait souvent de ce qu'il appelait le « *putain de facteur humain* », cette capacité que nous avons à nous saboter nous-mêmes. Mais il croyait aussi que si l'humanité avait été capable d'inventer des outils de destruction, elle serait capable de trouver les ressources, l'intelligence et l'énergie pour stopper cette course et imaginer un monde meilleur. Dire que tout n'est pas foutu, ce n'est pas nier la gravité de la situation écologique, c'est refuser le catastrophisme paralysant. La planète a été maltraitée, mais nous avons encore les moyens d'agir, à condition d'être honnêtes avec nous-mêmes.

LC : Que retenez-vous de plus vivant, aujourd'hui, dans la pensée d'Hubert Reeves ?

LH : La critique de la compétition. Hubert a été élevé dans un système extrêmement élitiste, où la compétition était centrale. Cela l'a marqué toute sa vie. Et pourtant, à la fin de son parcours, il disait aux jeunes chercheurs : ne cherchez pas la gloire, ne cherchez pas à mettre votre nom en avant. La science n'est pas une affaire d'ego, mais une œuvre collective. Se mettre sous les projecteurs crée des jalousies, isole, et finit par rendre malheureux. Ce message me semble d'une actualité brûlante, que ce soit dans la recherche, l'édition, les médias ou les réseaux sociaux. On éclaire toujours les mêmes, souvent pour des raisons financières, et on invisibilise des œuvres magnifiques. Hubert appelait à sortir de cette logique et à penser l'humanité comme une unité.

LC : Hubert Reeves parlait souvent de l'émerveillement comme outil pédagogique. Comment le traduire aujourd'hui ?

LH : Il s'agit d'un retour à la raison, à un rythme compatible avec notre nature profonde. Notre cerveau ne fonctionne pas à la vitesse des machines, et pourtant nous vivons dans une accélération permanente qui nous épuise. Hubert avait appris très tôt à s'émerveiller de ce qui l'entourait : une fleur, un insecte, un arbre, le chant des oiseaux, le ciel étoilé. Rien de spectaculaire, rien de marchand. Juste ce qui est là, sous nos pieds et au-dessus de nos têtes. Aujourd'hui, nous vivons par écrans interposés, par procuration, et nous perdons ce lien direct avec le réel. Retrouver l'émerveillement, c'est réapprendre à habiter le monde.

LC : A-t-il formulé, selon vous, une véritable philosophie de la transmission ?

LH : Absolument. Hubert voulait que tout le monde comprenne, sans distinction sociale. Il utilisait des mots simples, des images parlantes. Il parlait de météorites comme de « *caillasses qui tombent du ciel* », du Soleil comme d'une voiture qui finit par tomber en panne d'énergie. Il avait hérité de sa grand-mère un art du récit, du conte, qu'il a transposé à la science. Il préparait ses conférences avec une rigueur extrême, tout en y intégrant poésie, humour, musique. Pour lui, la science ne devait jamais se couper du sensible.

LC : Justement, il disait que la science ne devait pas se couper de la poésie. Comment cela a-t-il guidé votre approche éditoriale ?

LH : J'ai voulu que le livre lui ressemble. C'est pour cela que j'ai donné la parole à trente-huit personnes qui l'ont connu. Il aurait été absurde et prétentieux de réduire Hubert à un seul point de vue, le mien. Il aimait la poésie, les chansons, Charles Trenet, Guy Béart, Paul Éluard. Il disait que les salles de concert étaient des églises. Quand les équations ne suffisaient plus, il se réfugiait dans la musique. Il y a donc de la poésie, de la musique, des contes et même des blagues dans ce livre, parce qu'Hubert était tout cela à la fois.

LC : Vous manque-t-il aujourd'hui ?

LH : Il ne me manque pas dans le sens où son œuvre continue de nourrir la réflexion et l'action. En revanche, il me manque dans un point très précis : je ne peux plus lui poser de questions. J'aimais lui dire « *qu'en penses-tu ?* », notamment sur l'avenir, sur la mort, sur l'inconnu. Hubert n'était jamais dans la certitude. Il doutait, il acceptait que la vérité puisse évoluer. Il faisait une place essentielle au hasard, un ingrédient que nous avons tendance à craindre alors qu'il est omniprésent dans nos vies.